



Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky. *La Communication interculturelle*. Paris, Armand Colin, 1989, 318 p.

Judith Woodsworth

Volume 3, numéro 1, 1er semestre 1990

L'agora de la traduction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014740ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/014740ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)

1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Woodsworth, J. (1990). Compte rendu de [Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky. *La Communication interculturelle*. Paris, Armand Colin, 1989, 318 p.] *TTR*, 3(1), 133–136. <https://doi.org/10.7202/014740ar>

The book is written in a clear, readable and engaging style, and the material is presented in a logical, orderly fashion. Pamela Russell thus makes an important, if highly specific and somewhat limited contribution to the teaching of English writing and translation.

Judith Woodsworth  
Concordia University

**Jean-René Ladmiral et Edmond Marc Lipiansky.**  
*La Communication interculturelle.* Paris, Armand Colin,  
1989, 318 p.

Jean-René Ladmiral est fort connu dans le domaine de la traduction. En effet, on lui doit un important ouvrage, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, et plusieurs articles plus récents, dont ses contributions à la *Revue d'esthétique* et à la *Revue de métaphysique et de morale* qui ont fait l'objet de commentaires dans ces pages. Dans *la Communication interculturelle*, il prend la parole en collaboration avec un spécialiste de la psychologie sociale pour aborder les questions plus générales de l'identité et de l'altérité culturelles.

Pour les auteurs, le terme «interculturel» implique «l'idée d'inter-relations, de rapports et d'échanges entre cultures différentes» (p. 10). Il s'agit en l'occurrence de relations entre Français et Allemands, et plus particulièrement de stages effectués dans le cadre de programmes de formation-recherche commandités par l'Office franco-allemand pour la jeunesse. Selon une démarche méthodologique empruntée à la dynamique de groupes, les auteurs procèdent à l'analyse d'une pratique, celle des rencontres de jeunes venus des deux pays, pour en arriver à la conceptualisation théorique des relations interculturelles. L'observation et l'analyse portent sur le discours tenu par les participants, discours bilingue et «traduit», comme on le verra, ainsi que sur leurs comportements dans le groupe.

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première examine les relations entre le langage et la culture en proposant un paradigme linguistique de la communication interculturelle. L'approche psychosociolinguistique qui est à la base du premier volet de l'étude est poursuivie dans le deuxième où surgissent les problèmes reliés aux identités culturelles. L'analyse des comportements des individus est complétée dans la troisième partie par une étude des représentations que chaque culture se fait de l'autre, au moyen d'une enquête sur l'«imagologie», c'est-à-dire sur les stéréotypes culturels.

C'est surtout la première partie, intitulée «Langages et communication» qui est susceptible d'intéresser ceux qui œuvrent dans le domaine de la traduction. Et là encore, il ne s'agit pas tout à fait de la traduction proprement dite, c'est-à-dire du passage d'un texte écrit dans une langue-source à un autre texte écrit en langue-cible.

Ladmiral, auteur des deux premiers chapitres de cette section, propose d'étudier ce qu'il appelle un objet «neuf» ou «inédit», à savoir les «aspects *psychosociologiques* du bilinguisme» (p. 23). La traduction occupe une place centrale, car en étudiant la dynamique de groupes bilingues, les chercheurs n'ont pas exclu la présence des unilingues. Les groupes étaient composés donc de bilingues, c'est-à-dire de participants qui parlaient le français et l'allemand, et d'unilingues qui étaient soit des francophones soit des germanophones, d'où la nécessité de «traduction» pour que les différents sous-groupes puissent se comprendre. Ladmiral précise qu'il ne s'agit pas de «traduction» au sens propre, mais plutôt de «médiation linguistique».

Dans ce contexte, ceux qui traduisent, bilingues forcément, sont des «médiateurs linguistiques». Ils sont plus que de simples traducteurs car ils sont appelés à faire le point des discussions en cours et à synthétiser ce qui s'est dit. Bref, ils facilitent la compréhension et la communication au sein du groupe. Le médiateur linguistique doit *interpréter* le message: il dépasse la fonction du simple «interprète» au sens strictement linguistique ou technique du mot (*Dolmetscher*) et «interprète» au sens plein ou «herméneutique» du terme (p. 53). Soit dit en passant, on peut se demander si cette constatation n'est pas aussi valable pour l'activité traduisante proprement dite.

À partir de cette situation, qui n'est pas celle de la traduction telle que nous la connaissons d'ordinaire, Ladmiral arrive pourtant à poser certaines questions fondamentales et tout à fait pertinentes: qui traduit? quelles sont les motivations des uns et des autres? Il énonce également la problématique du *pouvoir linguistique* (p. 59). Mais nous restons sur notre faim, pour ainsi dire. La discussion s'insère dans un cadre théorique dépassé, ce qui n'est pas étonnant, car ce chapitre synthétise trois articles parus en 1981 et 1983. À part des renvois à son propre ouvrage de 1979, l'auteur ne fait référence qu'aux *Problèmes théoriques de la traduction* de Georges Mounin: ouvrage capital et pionnier, certes, mais vieilli. Les réponses aux différentes questions soulevées se perdent dans un discours savant, brillant même, mais répétitif. On ne peut qu'être d'accord avec l'auteur lui-même quand il qualifie son propre texte de «rhapsodie de théorèmes disjoints affrontés à la tourmente de la pratique» (p. 32).

Dans le deuxième chapitre, «le Corps entre deux langues», Ladmiral réfléchit sur l'union du corps et de l'esprit, ou de l'âme et du corps, et conçoit la voix humaine comme une «intersection» qui fait le lien entre les deux. Encore une fois, il renonce à un discours véritablement «scientifique», au profit d'un «mode d'écriture plus impressionniste», plus «littéraire», qui découle de l'«idiosyncrasie du sujet» (p. 78). Il se livre, en effet, à une discussion philosophante ou psychologisante, de ce qu'est parler une autre langue. Ce qu'il évoque, c'est une «théâtralisation du corps parlant»: «parler une autre langue, c'est pour ainsi dire me glisser dans la peau d'un Autre que je découvre être moi-même...» (p. 84).

Ce texte consiste en «variations» sur certains phénomènes observés dans sa propre expérience subjective. La prononciation du *Ich-laut* (la consonne qui se trouve dans l'allemand *ich*), par exemple, évoque pour lui «les voix des femmes allemandes avec leur blondeur et la fraîcheur de leur carnation» (p. 90). On tombe ici dans le subjectivisme le plus pur.

Son co-auteur prend la relève pour faire le lien entre la langue et la culture et pour examiner les rapports entre identité et altérité. Dans des pages intéressantes, mais sans lien direct avec la traduction, il montre comment l'identité nationale s'affirme au contact de l'Autre.

Un défaut de ce livre, soulignons-le au passage, est qu'il est constitué de communications et d'articles anciens, certains remontant assez loin (1972, 1973, par exemple). Chaque auteur a rédigé un certain nombre de chapitres séparément, ce qui ne manque pas de donner l'impression d'une anthologie, plutôt que d'un ouvrage cohérent. On constate de fréquentes répétitions, d'ailleurs, et parfois une redondance caractéristique de communications orales, plutôt que de textes publiés.

Ce qui est néanmoins intéressant, c'est que cette recherche, comme le précisent les auteurs, est le fruit d'une collaboration interdisciplinaire. Que la traduction soit devenue un champ interdisciplinaire ou encore pluridisciplinaire, un carrefour de savoirs différents qui permettent de rendre compte du processus translatif sous tous ses angles, est déjà acquis. Mais ce qui est démontré ici, c'est qu'il est possible de faire appel à un traductologue, de mettre les théories de la traduction au service d'une autre discipline, dans ce cas précis pour créer une «théorie de la communication interculturelle».

Cet ouvrage a été entrepris dans un but pédagogique (il est publié d'ailleurs dans la collection «Bibliothèque européenne des sciences de l'éducation»). Il ne s'agit nullement d'un discours

prescriptif, mais plutôt d'une pédagogie «non interventionniste». Les auteurs concluent en affirmant que «la pédagogie de l'interculturel est inhérente à la démarche même d'une telle recherche qui ... s'identifie fortement à la théorisation d'une pratique» (p. 309). Il est à souhaiter que cette théorisation de la communication interculturelle soit développée, en tenant compte davantage de la fonction réelle de la traduction, au sens propre, et que l'apport de la traductologie à l'ensemble des sciences humaines continue à être ainsi mis en valeur.

Judith Woodsworth  
Université Concordia